

L'HORLOGER DE NUREMBERG

A M. LE COMTE NAURICE D'ANTIGNÉ

suite

VI

L'ESSAI

Le printemps était fini, l'été s'avavançait et Lorenz, qui avait depuis longtemps déjà porté son sixième aigle au vieil horloger, n'entendait plus parler de lui. Hyrcanus, soit qu'il eût craint d'avoir trop parlé, soit qu'il ne fût pas en mesure de satisfaire la curiosité de son jeune ami, avait décliné sa promesse de lui montrer son atelier.

— Je vous le ferai voir plus tard lui dit-il, quand j'aurai terminé certain mécanisme qui vous intéressera.

Lorenz commençait à oublier l'horloger. On parlait de guerre, et, avide de nouvelles, il courait le pays et venait souvent à Nuremberg.

Un jour qu'il avait donné rendez-vous à un capitaine recruteur de ses amis, sous le porche de Saint-Laurent, cet ami n'arrivait pas. Une pluie d'orage survint, et Lorenz entra dans l'église. Elle était fort assombrie par les vitraux et les nuages noirs, et quelques femmes effrayées priaient dans la chapelle de la Sainte Vierge. Lorenz, après une courte oraison, regarda l'heure à la lueur d'un éclair. Elle allait sonner: il s'approcha, comme il le faisait dans son enfance, pour voir les figurines de bois sortir au moment où sonnerait l'heure. Elle sonna, mais saint Michel terrassant le dragon infernal ne parut pas, les anges munis de trompettes restèrent muets, et le coq de saint Pierre ne chanta point. Et alors seulement Lorenz s'aperçut qu'à l'intérieur du petit édi-

fice ajouré qui contenait cette horloge, une lumière brillait et l'on entendait le son d'une lime.

Il s'approcha, appliqua son oeil aux découpures du bois, et aperçut Hyrcanus assis et travaillant à la lueur d'une petite lampe. Il le salua, et Hyrcanus, reconnaissant sa voix, fit une exclamation de joie.

— Ah ! dit-il, que vous arrivez à propos, monsieur Lorenz. Je ne savais comment vous avertir et j'ai grand besoin de vous.

Mon Gnomon est en pleine révolte. Il me faudra le chasser bientôt, mais je ne puis m'en défaire que quand j'aurai trouvé un homme capable de me rendre les mêmes services que lui. Mais ce n'est pas là mon plus grand souci. Ecoutez, il faut absolument que demain vous veniez me chercher en litière et que vous m'emmeniez en rase campagne d'abord, hors de la ville, puis dans un bois bien désert. — Il faut que nous soyons seuls, absolument seuls, sauf un palefrenier pour conduire les chevaux, un homme stupide, s'il le peut. Je le paierai bien.

— Il faut aussi que vous fassiez l'achat d'une armure complète de mailles d'acier, la meilleure et la plus légère que vous puissiez trouver. Il faut me garder le secret, et venir me prendre à ma porte, demain matin, dès huit heures. Est-ce convenu ?

— Tableu ! comme vous y allez, Hyrcanus ! dit Lorenz en riant. Une litière, des mules, un garçon stupide, ce n'est pas difficile à se procurer, mais encore faut-il quelque finance ; une armure à mailles me plai-